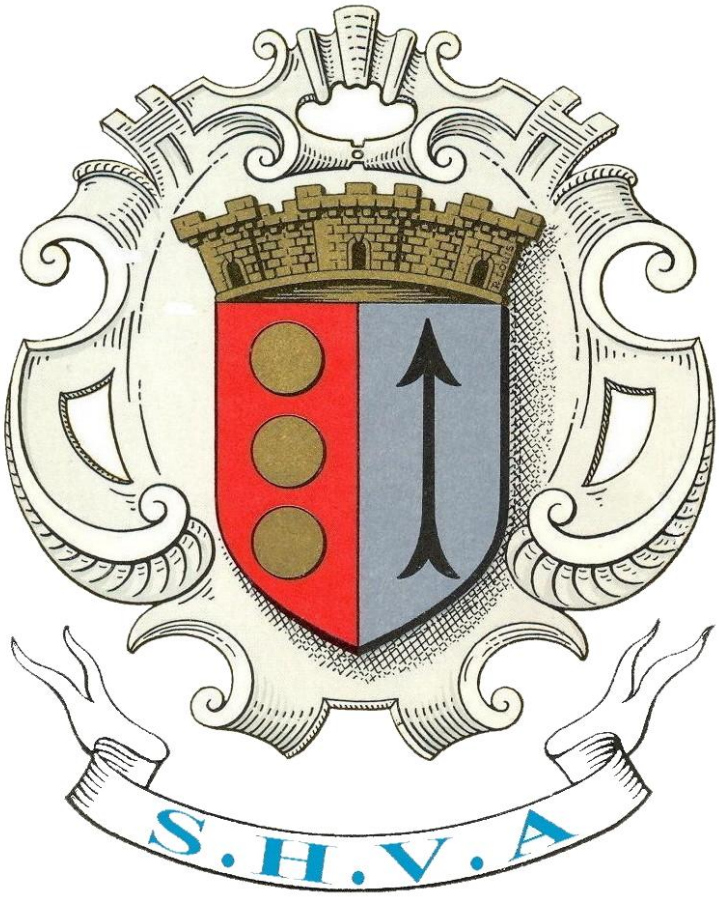
SOCIÉTÉ D'HISTOIRE



AUBERVILLIERS

Les Vertus

À travers le temps

N°93 Juin 2019

- **Jean Buisson**
- **Tout passe tout lasse !**
- **L'incendie de Notre-Dame des Vertus - 1900**
- **Le miracle de la pluie (fin)**
- **Atelier mémoire : Les Italiens à Aubervilliers.**
- **L'incendie des hydrocarbures - 1968**
- **Histoire de l'olivier de Bohême du square Lucien Brun**
- **Photos d'antan. Les tramways à Auber.**
-

JEAN BUISSON

(26 JANVIER 1937- 5 MARS 2019)

Né à Provins, ses parents tiennent une bijouterie-horlogerie. Sa sœur Bernadette naît après la guerre.

À Paris, pendant la guerre, avec son père, il assiste à une rafle de juifs et une camarade de classe est raflée ; il ne la reverra jamais : ces deux éléments seront fondateurs de son enfance.

Bachelier à 16 ans, il fait ses études de médecine à Paris où il découvre le cinéma et le jazz. À l'hôpital Laennec, il rencontre une infirmière, Viviane, qu'il épousera en 1959. Ils auront quatre filles : Nathalie, Caroline, Myriam et Stéphanie. Et quatre petits-enfants.

C'est pour Jean Buisson le début de son engagement, à la faveur des actions pour la paix en Algérie. Il devient communiste en 1962.

Il est docteur en médecine à compter du 1er février 1966.

À partir de 1965, il est médecin vacataire au centre de santé municipal « Docteur Pesqué » d'Aubervilliers.

André Karman, maire d'Aubervilliers, lui demande de remplacer le Docteur Lupin à la direction du centre de santé. Il prend ses fonctions le 1er janvier 1970. Il assumera cette fonction jusqu'à son départ en retraite le 12 juin 1997.

En 1970, il est aussi médecin-chef du service communal d'hygiène et de santé de la ville et fonde le centre d'hygiène alimentaire et d'alcoologie.

De 1969 à 1997, il fut à l'hôpital Avicenne assistant dans le service de rhumatologie, puis attaché de consultation, et fut nommé praticien hospitalier en 1990. Il y créa l'unité ambulatoire d'alcoologie en 1983, et assura l'enseignement d'alcoologie à l'université Paris 13.

Passionné par la pratique médicale et le travail en équipe, il avait choisi l'exercice en centre de santé, animé par le désir de servir les malades et la population au sein du service public, afin de permettre à tous l'accès à une qualité optimale de soins.

Il déclarait : « Il faut des mesures inégalitaires pour résoudre les inégalités »

Il eut également pour fonction de développer une politique de prévention à l'échelle de la ville et mis en œuvre un certain nombre d'actions de santé publique (création du centre de planification familiale, création d'une consultation d'alcoologie, accueil des jeunes en difficulté...) dont la continuité fut ensuite assurée par le service communal d'hygiène et de santé.

Sous sa responsabilité, Joëlle Brunerie mena un travail important à Aubervilliers sur la contraception et l'IVG, en avance sur la loi.

Il participa au cabinet du Ministère de Jack Ralite à la Santé, de 1981 à 1983 (son « éminence grise » disait-on).

Tout au long de sa vie professionnelle, il s'acquitta de tâches variées qui toutes convergeaient vers le mieux-être des patients.

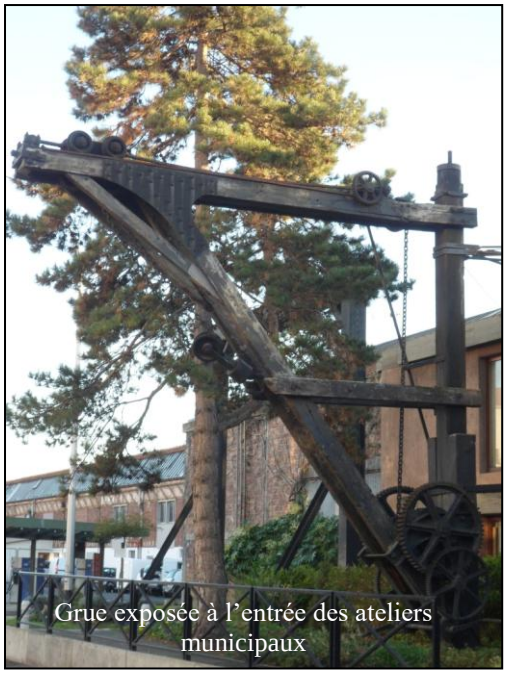
Il présida de 1983 à 1993, l'Union confédérale des médecins salariés de France.

Il fut en outre, Maire-adjoint à la culture dans sa commune de Livry-Gargan, de 1983 à 2008, où il a été inhumé.

Merci aux archives municipales pour l'utilisation d'éléments de l'allocution de Jack Ralite prononcée à l'occasion du départ en retraite de Jean Buisson.

Il est possible de consulter aux archives municipales des documents écrits, audiovisuels et photographiques sur Jean Buisson.

TOUT PASSE TOUT LASSE !



Grue exposée à l'entrée des ateliers municipaux

Rappelez-vous, dans notre bulletin n°82 de décembre 2015, nous vous parlions de la grue de l'entreprise Raquois exposée à l'entrée des ateliers municipaux. Et bien, … pffout… ! disparue… au motif « devenue dangereuse ».

N'aurions-nous pas pu, comme ce fut le cas une première fois, confier le travail de sa restauration à des élèves d'un lycée technique (menuisiers, charpentiers, chaudronniers, mécaniciens, etc…) dans le cadre de leur apprentissage ? (Voir article ci-dessous tiré de notre bulletin N°5 de décembre 1986).

La Société d'Histoire, qui a pourtant été à l'origine de la conservation de cet appareil, aurait bien aimé être invitée à prendre part à la décision de son avenir.

Était-ce trop demander ?

LA GRUE

« Dans notre précédent bulletin nous vous faisions part de 1a récupération d'une grue de fonderie datant du 15ème siècle. Elle est aujourd'hui rénovée et remontée.

Ceci n'a pas été sans mal, il a fallu l'insistance de 1a Société d'Histoire et l'appui de Monsieur le Maire pour que soit compris qu'un certain patrimoine devait être conservé.

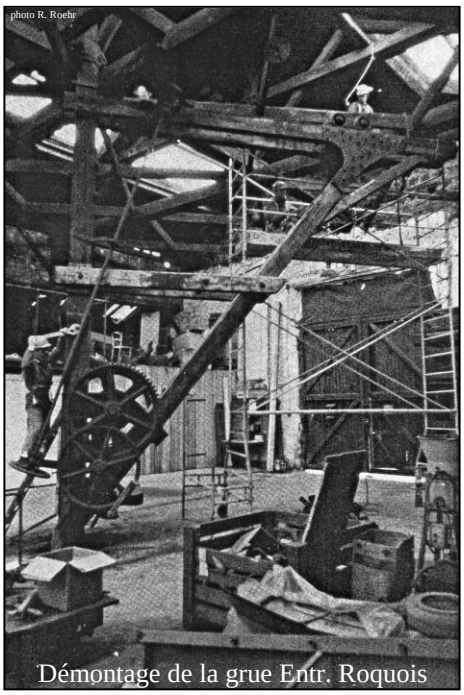
Nous ne reviendrons pas sur 1'histoire de cette grue, le bulletin municipal de juin 1986 vous en donnait les éléments.

Il nous faut cependant remercier et féliciter les jeunes élèves de la S.E.S. Solomon qui ont, avec leurs professeurs, mis tout leur savoir à 1a restauration de ce « Monument Historique » ils l'ont fait avec l'amour qui caractérise l'ouvrier amoureux de son métier.

Aujourd'hui, chacun peut être satisfait de donner à notre bonne vieille ville un des éléments de son passé qui, à une époque, a été négligé.

L'emplacement de cette grue, actuellement à l'entrée des ateliers de la ville[1]*, ne peut être que provisoire, en tout cas, notre Société d'Histoire insistera pour qu'elle soit exposée aux regards des Albertivillariens dans un lieu public : elle a proposé divers endroits mais cela n'empêche pas que des propositions plus judicieuses soient faites selon l'esprit de concertation qui doit régner dans notre ville. »*

Grue avant son démontage



Démontage de la grue Entr. Roquois

Charles JEUNET

[1] Rue Henri Barbusse.

AUBERVILLIERS : INCENDIE À NOTRE-DAME

LUNDI 16 AVRIL 1900

(***Bernard ORANTIN)***

Le dramatique incendie qui aurait pu complètement détruire Notre-Dame de Paris le lundi 15 avril dernier nous permet de nous rappeler celui de Notre-Dame des Vertus survenu le lundi 16 avril 1900.

Nous reproduisons ci-dessous l'article rédigé par notre ami Jacques Dessain (paru dans le numéro 2 de notre bulletin) :

L'INCENDIE DE L'ÉGLISE (1900)

De cet événement, nous allons vous donner deux comptes-rendus, l'un reproduisant des journaux de 1'époque, retrouvés avec des photos insolites par notre correspondant de Toulouse et par Claude et Jeanine Fath l'autre rédigé à partir des archives municipales.

– ***ARCHIVES***

L'incendie a éclaté le lundi 16 avril 1900 à 4h20 du matin. L'alarme est aussitôt donnée par le clairon des sapeurs-pompiers qui se sont rendus les premiers sur les lieux. Les pompiers de Paris appelés par téléphone sont arrivés vers 4h40 ainsi que ceux de La Courneuve.

C'est nous semble-t-il un record... iraient-ils si vite aujourd'hui ? Peut -être à cette heure matinale, mais sûrement pas dans la journée.

Le curé, l'abbé Bernard, et le sacristain entrèrent dans l'église pour essayer de sauver les objets précieux ; les voyant, s'apercevant du danger causé par l'embrasement du clocher, le capitaine des pompiers ordonna au sergent Kindel de les faire sortir, ce qu'il fit mais à ce moment la cloche de l'église s'est détachée, est tombée dans la sacristie, entraînant dans sa chute les cloches de la sonnerie de l'horloge jusqu'à la salle des mariages, ensevelissant sous les décombres le sapeur-pompier Kindel et l'agent de police Mousson. Kindel dut rester 78

jours à l'hôpital Lariboisière, Mousson atteint de contusions et d'une entorse dut arrêter le travail pendant un mois.

Le feu ne fut complètement éteint que vers 10h. du matin et selon les rapports paraît dû à la malveillance. Les abords de l'église étaient dangereux et le juge Lemercier ordonna le 20 avril l'interdiction de l'accès à l'église et aux points dangereux… il s'écoule quatre jours avant cette décision, rien n'interdit de penser qu'elle aurait pu être motivée par le pillage, mais il n'en est fait nulle part mention.

Et pourtant, il y eut une longue querelle avec l'assurance qui en aurait fait probablement état. Le juge doit désigner un expert qui aura droit d'avoir accès à tous les rapports (pompiers, autorités) et "de pénétrer partout, sera même assisté du commissaire de police et de la force armée si besoin est".

L'expert estime à 167 543 francs les dégâts causés aux cloches, à l'horloge, à la construction, à 27 171 francs aux objets mobiliers (relevons l'autel de la Sainte Vierge 600 frs, de Saint-Joseph 4 000 frs, de Saint-Louis 300 frs, la chaire à prêcher 1 500 frs, le chemin de Croix 560 frs, etc...) Il y a encore les dégâts à l'orgue (15 000 frs), aux vitraux…

La Préfecture demandera un peu plus tard quel usage le Maire, Achille Domart, entend-il faire de l'indemnité versée par l'assurance… la confiance semblait régner.

Il faut dire que nous étions en pleine lutte pour la séparation de l'Eglise et de l'Etat, qu'il y avait une assez forte poussée anticléricale (le Conseil municipal, pourtant modéré, refusait régulièrement d'examiner les comptes de la Fabrique).

D'ailleurs ce Conseil municipal n'y fait allusion que dans sa séance du 20 juillet 1900, trois mois après, pour discuter de l'endroit où l'on établira une cloche provisoire : passage Saint-Christophe ou place de la Mairie ? En tout cas les habitants réclament leur cloche ; elle indique aux ouvriers des champs et des usines les heures de repas et de la rentrée (au travail ou à la maison ?).

J. DESSAIN

Titre de la première page du journal de Roubaix du 18 avril 1900 :

PILLAGE ET INCENDIE

de l'église d'Aubervilliers, dans la Seine

HORRIBLES SACRILÈGES

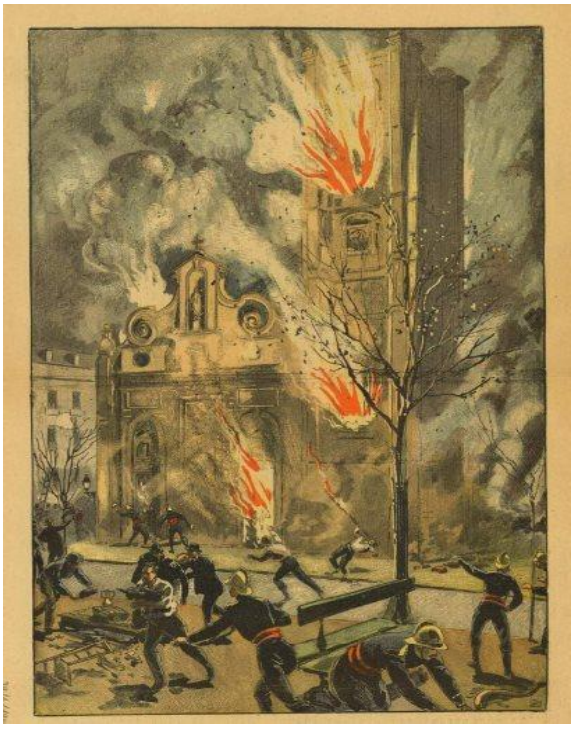
Les premières flammes. — L'alarme. — L'arrivée des pompiers
La rapide extension du feu. — L'impuissance des secours
L'église complètement détruite. — L'écroulement d'un clocher. — Les victimes. — Le curé grièvement blessé
L'enquête. — Incendie criminel précédé du pillage de l'église. — Importance du vol. — A la recherche des coupables

Paris, 16 avril. — La superbe église d'Aubervilliers, Notre-Dame-des-Vertus, dans la banlieue de Paris, lieu de pèlerinage sacré, à laquelle tous les pèlerins français ont rendu visite, et dont tous ont admiré le charme pittoresque, a été entièrement détruite, cette nuit par un

Les autres blessés

Le dévouement du curé

Plusieurs personnes ont été blessées plus ou moins grièvement. On en compte dix-sept jusqu'à présent.



AUB/1803 L'incendie de l'église d'Aubervilliers.
in : "Le Journal illustré", n°77, 29 avril 1900

Incendie d'une église.

Un incendie dû à la malveillance a détruit une partie de l'église Notre-Dame-des-Vertus, d'Aubervilliers.

Cette église, mi-partie style gothique, mi-partie style Renaissance, fut commencée à la fin du XVe siècle et terminée dans le courant du XVIe siècle, sous le règne de Henri II.

La partie détruite, la tour servant de clocher, date de 1541; cette tour était d'un aspect grandiose; elle rappelait par sa forme et ses proportions l'architecture des forteresses du temps.

Vers quatre heures moins dix, un marchand de vins, M. Parquet, établi 20, rue du Moutier, aperçoit des flammes et de la fumée qui s'échappaient du clocher.

Il courut immédiatement réveiller le concierge de la mairie, M. Lebouef, chargé, en cas de sinistre, de sonner le tocsin, et le mit au courant de ce qui se passait.

Le concierge se rendit aussitôt à l'église, pénétra dans la sacristie et s'aperçut qu'elle était en feu; les cordes des cloches avaient disparu; elles avaient dû être coupées.

Pendant ce temps, les pompiers avaient été prévenus; ils accoururent sous les ordres du capitaine Charpentier et commencèrent à attaquer l'incendie.

Le feu, malgré la promptitude des secours, avait fait de rapides progrès et les flammes s'étaient vivement propagées dans tout le clocher.

A quatre heures et demie, le curé de la paroisse, l'abbé Bernard, qui, l'un des premiers, était accouru dans l'église, sortait par une porte latérale en compagnie du sergent Kindel, de la compagnie d'Aubervilliers, et de l'agent Mousson quand, subitement, un sinistre craquement se fit entendre et au même instant les quatre cloches s'effondraient avec un bruit épouvantable.

La grosse cloche tombait verticalement au milieu de la sacristie, tandis que les trois petites, projetées sur le côté gauche de l'église, après avoir traversé le plancher de l'orgue et le plafond de la salle des mariages, venaient s'abattre sur le sol, entraînant une énorme quantité de matériaux.

L'abbé Bernard fut atteint à la tête par une poutre enflammée et projeté en avant.

LE JOURNAL ILLUSTRÉ

NOS GRAVURES

Kindel et Mousson furent ensevelis sous les matériaux.

Les deux malheureux, que l'on croyait broyés par les cloches, n'étaient que recouverts par une quantité énorme de plâtras et de poutres et distinctement on les entendait appeler au secours.

Le déblaiement était des plus difficiles; aussi le maire de la ville, M. Dumart, fit-il appeler les pompiers de la caserne Château-Landon.

Ceux-ci arrivèrent vers cinq heures et aussitôt tentèrent le sauvetage des deux malheureux.

Après de multiples efforts, les sapeurs parvinrent à dégager la tête de l'agent Mousson, qui ne donnait plus signe de vie.

Un médecin, le docteur Michaut, fit prendre quelques gouttes d'éther à l'infortuné qui se ranima peu à peu. Enfin, après plus d'une heure de travail, Mousson et Kindel furent dégagés et transportés à l'hôpital Lariboisière.

Quant à l'abbé Bernard, il est soigné à son domicile. Malgré une abondante perte de sang, il sera sur pied d'ici quelques jours.

Il est intéressant de rapprocher la lecture et les gravures de ce compte-rendu de l'incendie de l'église d'Aubervilliers avec les reportages consacrés à l'incendie de Notre-Dame de Paris.

Constatons qu'Aubervilliers avait 119 ans d'avance sur sa ville voisine…

La Société d'histoire et de la vie à Aubervilliers remercie les archives municipales d'Aubervilliers de nous autoriser à utiliser ces documents.

On pourra également se reporter avec intérêt aux différents articles de presse de l'époque sur le site de la Bibliothèque nationale de France :

En vous rendant sur le site : Gallica.bnf.fr, vous pouvez tapez les mots « Incendie église Aubervilliers » dans la recherche ; plusieurs dizaines d'articles évoquent l'événement ; par exemple :

Ouest Éclair, numéro du lundi 18/04/1900
[Incendie de l'église].
url :
https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6388646.r=fort%20d%27Aubervilliers?rk=407727;2
Ouest Éclair, numéro du lundi 19/04/1900
[Incendie de l'église].
url :
https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k638865k.r=fort%20d%27Aubervilliers?rk=557942;4
Ouest Éclair, numéro du lundi 20/04/1900
[Incendie de l'église].
Ouest Éclair, numéro du lundi 23/04/1900
[Incendie de l'église].
url :
https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6388693/f1.image.r=fort%20d'Aubervilliers?rk=386268;0
Ouest Éclair, numéro du lundi 26/04/1900
[Incendie de l'église].
Ouest Éclair, numéro du lundi 07/05/1900
[Incendie de l'église].
Ouest Éclair, numéro du lundi 13/05/1900
[Incendie de l'église].
Ouest Éclair, numéro du lundi 10/02/1901
[Incendie de l'église].
Ouest Éclair, numéro du lundi 03/03/1901
[Incendie de l'église].
url :
https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k639177s.r=fort%20d%27Aubervilliers?rk=429186;4
Ouest Éclair, numéro du lundi 03/04/1901
[Incendie de l'église].
url :
https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6391785.r=fort%20d%27Aubervilliers?rk=643780;0
Ouest Éclair, numéro du lundi 16/05/1903
[Incendie de l'église].
url : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6399744/f1.image.r=fort%20d'Aubervilliers
Ouest Éclair, numéro du lundi 13/05/1903
[Bagarre à l'église].

LE MIRACLE DE LA PLUIE (FIN)

Mon étude sur l'existence d'un miracle en 1336 ne semble pas avoir suscité de réaction particulière : ceux qui tiennent à leur croyance gardent leur opinion, elle est respectable, mais nous ne sommes pas dans l'histoire : celle-ci cherche toujours à approfondir la connaissance du passé.

Voici quelques citations non exhaustives sur la diversité des approches selon les siècles :

03 /01/2015 - Pierre Gillon, président de la société d'histoire du vieux Saint-Maur (extraits)
- « Vous avez bien raison de mettre en doute l'historicité du miracle de 1336… ce qui ne signifie pas que le miracle de Notre-Dame des Vertus ne soit pas bien antérieur ».

1612 - Première mention « du miracle de la pluie » dans le livre « théâtre des antiquités de Paris » écrit par le prieur de Saint-Germain-des-Prés, Jacques Dubreul, il décède en 1614. La description enrichie est reprise par Jacques Doublet, puis au 18ème siècle, par l'abbé Lebeuf, chanoine d'Auxerre.

1628 - Agrandissement de l'église. La différence d'ornementation des piliers est encore visible.

1763 - Les cartes reprennent « Aubervilliers lès Paris » à la place de « Aubervilliers les Vertus » apparu au 15ème siècle et qui continuera à être employé un certain temps.

1786 - A. Dulaure, nouvelle description des environs de Paris. « Aubervilliers est aussi appelé Notre Dame des Vertus, à cause des prodigieux miracles qu'on assure y avoir été opérés… mais les miracles n'y sont pas tout à fait si fréquents à cause que les temps qui ont changé les rendent moins nécessaires ».

12/10/1793 - Souvenirs de Georges Duval, ecclésiastique. Destruction de la statue miraculeuse lors d'une procession parodique.

25/02/1794 - Arrestation de Monard, dernier oratorien ; sa libération, sa démission de ses fonctions et son mariage.

1865 - L'église Saint-Christophe prend définitivement le nom de Notre-Dame des Vertus.

Bournon, état des communes en 1900 - Aubervilliers paraît avoir été, au moyen âge, un lieu de prédilection pour la production de miracles plus ou moins authentiques.
Aubervilliers, qui ne se souvient guère de son pèlerinage à Notre-Dame des Vertus (la France, tome II, édition Larousse 1952).

Conversation de l'abbé Lecœur, curé d'Aubervilliers avec Jacques Dessain en 1990 -
Si vous croyez que ma foi repose sur l'existence ou non d'un miracle à Aubervilliers ?

Anne Lambert-Jourdan, historienne (Saint-Denis, lieu de mémoire, PDS 2000) -
Il n'est pas indifférent de comparer la crédibilité et le goût du merveilleux en honneur au début du 17ème siècle.

Après 1990, plus de cinq ouvrages parus sur Aubervilliers citent encore le miracle de la pluie comme ayant eu lieu en 1336.

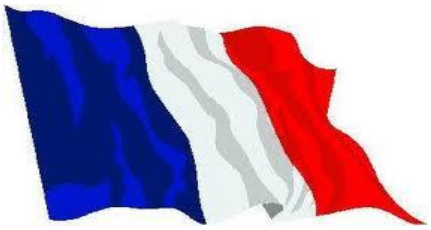
Et pour conclure, cette citation d'Anatole France dans « L'île aux pingouins » -
J'allais confier à plusieurs savants de mon pays et des pays étrangers les difficultés que j'éprouvais… j'essuyais leur mépris. Ils me regardèrent avec un sourire de pitié qui semblait dire : « Est-ce que nous écrivons l'histoire, nous ? Nous publions les textes purement et simplement… il faut être bien vain pour écrire l'histoire ».

Jacques DESSAIN

Agrandissement de l'église, la différence d'ornementation des piliers est encore visible

ATELIER MÉMOIRE
LES ITALIENS À AUBERVILLIERS

Nous continuons ici à publier les témoignages des Italiens encore vivants ou de leurs descendants



MARIA ET ADOLFO PASQUINI

En 1945 la guerre est finie depuis peu. L'Italie de Mussolini, qui a commencé les hostilités comme alliée de l'Allemagne de Hitler, a terminé la guerre dans l'autre camp avec les alliés.

C'est dans cette période de confusion générale que Maria naît à Paglieta, province de Chieti dans la région des Abruzzes, à 5 km de la mer Adriatique.

Le père a fait la guerre pendant sept ans dans l'aviation. Quand il rentre au village, c'est partout la grande misère. Le père et la mère sont « bracciante »[1] Cela consiste à travailler au jour le jour, là où il y a quelque chose à faire sans être trop regardant et le soir, on rentre à la maison avec quelques brassées de bois ou un peu de nourriture, rarement avec de l'argent. De bonne heure, Maria partait avec ses parents dans les champs.

Pour tenter d'améliorer son sort, la famille décide de s'expatrier vers la France. En 1952 après 4 jours de regroupement à Milan, elle arrive à Clermont-en-Argonne (Meuse), avec 15 cm de neige, puis à Beauzée-sur-Aire. La première habitation est une baraque en bois, sans chauffage, appartenant à un cultivateur qui leur a signé un contrat de six mois renouvelable.

Pendant une dizaine d'années, la famille va de patron en patron dans des conditions difficiles.

Puis la famille améliore son sort à la fromagerie Loisey à Érize-la-Brûlée, travail stable, habitation convenable, les enfants ont des jouets à Noël et partent en colonie, l'été.

En 1965, toute la famille rentre au village en Italie. Maria serait bien restée en France mais elle est obligée de suivre ses parents. Elle n'a qu'une idée en tête, rentrer en France.

[1] Journaliers.

Le village de Paglieta 4500 habitants

En 1969, elle rencontre Adolfo[2] un jeune homme de 32 ans qui vit et travaille en France depuis 1957. Il revient tous les ans au village. C'est l'occasion pour Maria. A 24 ans elle se marie avec Adolfo très rapidement.

Les jeunes mariés s'installent à Aubervilliers, 10 rue des Écoles.
Adolfo est maçon. Il participe à la construction des grands ensembles de Créteil et il travaille à l'aéroport de Roissy comme carreleur.

En 1970, le père, qui était resté en Italie, part en Allemagne travailler dans les Postes. Cette même année, Maria met au monde sa fille Patricia.

Adolfo a un petit défaut, il dépense son argent sans trop de discernement et ne veut pas que Maria travaille. Maria ne l'entend pas de cette oreille. En mai 1970 elle commence à travailler pour la ville d'Aubervilliers. Elle sait gérer l'argent du ménage. Avec les économies qu'elle réalise, elle achète un appartement à La Courneuve près de la gare RER.

Maria et Adolfo divergent sur pas mal de sujets, mais ils sont d'accord sur deux points :

- ne plus jamais rentrer en Italie
- avoir un seul enfant

Ils resteront ensemble jusqu'au bout et pendant 38 ans.

[2] Pendant la période de Mussolini, les prénoms d'hommes politiques allemands étaient à la mode.

En 1989, à la suite d'un accident du travail en apparence bénin, c'est le début d'une série de malheurs, plusieurs cancers se succèdent et un accident vasculaire cérébral. Adolfo s'éteint en 2007 à l'âge de 70 ans.

Il n'a malheureusement pas vraiment profité de la retraite, la maladie l'en a empêché. En 2007, c'est justement l'année de la retraite de Maria. Elle habite toujours La Courneuve avec sa fille. Elle garde beaucoup d'amis et de relations à Aubervilliers où elle a travaillé pendant 37 ans.

Au pays, en Italie, sa sœur s'occupe de sa mère qui est âgée. Deux raisons pour y retourner tous les ans avec plaisir maintenant.

Paglieta, province de Chieti est au centre de cette carte

Témoignage recueilli par Michel SARNELLI

L'INCENDIE DES HYDROCARBURES - 1968

1

À 3h50, le lundi 29 janvier 1968 à la Plaine-Saint-Denis, éclate le plus grand incendie contre lequel les Sapeurs-Pompiers de Paris ont eu jusqu'alors à lutter à Paris et en région parisienne depuis leur création en 1811.

La société des Hydrocarbures de Saint-Denis est implantée rue Francis de Pressensé à La Plaine-Saint-Denis, zone particulièrement sensible : de nombreuses industries et usines y sont implantées, dont les voisins directs des Hydrocarbures, la société Procol (société pour la protection et la coloration des métaux) et Gaz de France.

Sur un terrain de 23 000 m^2, situé en grande partie sur la commune de Saint-Denis (à l'Est, une petite surface se trouve sur la commune d'Aubervilliers), les Hydrocarbures de Saint-Denis distillent et stockent des produits dont le point d'inflammation est inférieur à 240°C, donc particulièrement dangereux.
13 500 m^3 de produits entreposés risquent d'être la proie des flammes, ainsi que les installations de distillerie, les réservoirs, les cuves de rétention (creusées dans le sol) et les wagons-citernes se trouvant dans le périmètre d'intervention et en dehors ; La propagation de l'incendie aux autres usines et entrepôts de la Plaine-Saint-Denis est également à craindre.
Les premières habitations sont heureusement très éloignées du sinistre ; cependant, quelques personnes, ayant trouvé des abris de fortune au milieu des usines, doivent être évacuées.
Au nord des Hydrocarbures, une route bordée d'arbres (la rue Francis de Pressensé) et Gaz de France ; à l'est, le canal Saint-Denis ; Au sud, des lignes de chemin de fer (banlieue et grandes lignes) ; à l'ouest, l'usine Procol.

La température en cette nuit d'hiver est d'environ 2° (et 6° en cours de journée). Le vent est faible et, heureusement, ne perturbera pas l'intervention.

A l'arrivée des secours, le feu a déjà pris de l'extension dans une cuvette de rétention. Des flammes hautes de plus de 10 mètres lèchent les réservoirs, dont quatre sont en feu sur leur partie haute. Il est rapidement fait appel à des moyens exceptionnels.

Les casernes de sapeurs-pompiers de la région sont mobilisées : Aubervilliers, Saint-Denis, Saint-Ouen, Drancy, Gennevilliers, La Garenne, Levallois, ainsi que les casernes parisiennes : Bitche, Château-Landon, Chaligny, Montmartre, Port-Royal, Champerret.
Les opérations sont menées par le Général Casso et le Lieutenant-Colonel Géry. Le Préfet de Police, Maurice Grimaud, se rend très tôt sur les lieux.

La propagation s'étend rapidement, les premières explosions déchirent et projettent les toits des cuves d'essence.
Les installations internes de protection contre l'incendie des Hydrocarbures ont failli. Elles sont plus ou moins détruites et ne fonctionnent que partiellement et très peu de temps.

Je suis réveillé par une explosion, par des explosions. Au fond du lit, j'essaie de comprendre d'où proviennent ces explosions. Le cœur s'accélère, j'entends du bruit dans la pièce voisine, je me lève alors précipitamment.
Le store de la chambre est levé. Mes parents sont devant la fenêtre, ils chuchotent pour ne pas nous réveiller, mais les explosions s'en sont chargées… Ma sœur nous rejoint, nous nous retrouvons tous les quatre à regarder par la fenêtre du 4ème étage, direction Nord-Ouest.
Nous pourrions maintenant parler normalement, puisque tout le monde est debout, mais, choqués par ces images, un ton d'hôpital s'impose.
L'incendie paraît loin et près à la fois. Difficile de déterminer l'endroit précisément. Nous sommes près des Quatre-Chemins, la vue est dégagée. Mon père pense que c'est le quartier de la mairie qui est en feu. J'ai l'impression que c'est beaucoup plus proche.
Tout un quartier d'Aubervilliers semble en flamme. Des lueurs rougeâtres embrasent le ciel. A chaque explosion, nous reculons d'un pas, comme pour nous protéger du souffle.
Nous restons hypnotisés par la vue de l'incendie. Nous passons dans la salle à manger, pour nous détendre en attendant la suite. Mais nous revenons, très vite, nous coller à la fenêtre qui donne sur l'incendie, happés par ces images angoissantes.

Les moyens mis en œuvre (540 m^3 d'eau / heure) sont impuissants à contenir le feu. Il est 4h33, le feu fait rage. La chaleur est insoutenable. Les sapeurs doivent reculer.
Ils ne peuvent que constater l'embrasement général de la plus grande partie du dépôt et de la face exposée des tours de distillation ; Les tôles des bacs sont chauffées au rouge, puis au blanc. Les risques graves de propagation aux établissements Procol et à Gaz de France sont réels.
La chaleur est telle que l'écorce des arbres situés à une centaine de mètres des foyers est craquelée et se détache par plaques…
Les foyers principaux sont hors de portée des lances à mousse, dont la mise en œuvre est arrêtée et ne pourra reprendre que dans la matinée, lorsque l'intensité du feu aura suffisamment baissé pour permettre à nouveau de s'en approcher. Les lances à eau continuent néanmoins à refroidir les trains de wagons-citernes et les installations de distillation.

Premiers flashes à la radio : Ce sont les Hydrocarbures de Saint-Denis qui flambent. C'est donc bien plus loin que la mairie ; A 2,5 km des Quatre-Chemins, juste derrière le canal. Papa avait la bonne visée, mais un peu court !
Les reporters décrivent des scènes d'une grande violence. Les pompiers ont du mal à contenir l'incendie, la chaleur est intense, les arbres se dessèchent, craquèlent, l'écorce se détache. Le rouge qui enveloppe tout le quartier fait penser à une immense fournaise. Mais, la crainte de la propagation de l'incendie s'estompe : après tout, l'incendie est de l'autre côté du canal !
Dans la chambre d'où nous regardons, hébétés, cet immense incendie, à chaque explosion, on y voit comme en plein jour, mais la lumière est rouge. Derrière notre fenêtre, nous ressentons la chaleur dégagée par l'incendie.

À 8h32, le Général Casso indique que 3 lances Molitor (Lances-Canons), 9 lances à grande puissance et 21 grosses lances sont en manœuvre (débit horaire de 1 900 m^3). » Soit près de 32 000 litres à la minute ! Ce déferlement d'eau crée des rideaux d'eau protecteurs et refroidit l'atmosphère. L'emploi de la mousse va pouvoir reprendre.

Nous ne nous sommes pas recouchés. Les préparatifs du matin sont hachés : entre deux tartines, nous filons revoir l'incendie, comme des insectes qui viennent se brûler à la lumière d'une lampe à pétrole.
Par sécurité, il est convenu que je ne prendrai pas le bus pour aller en cours, le lycée se trouvant de l'autre côté de la mairie et donc plus proche des Hydrocarbures. Je fais ainsi le trajet à pied avec un copain : les parents nous avaient donné la consigne de faire demi-tour, si la situation se compliquait. Nous remontons l'avenue de la République et les arrêts des lignes 150 et 170 que nous connaissons par cœur : Quatre-Chemins, Henri-Barbusse, Rue des Cités, La Goutte-d'Or, et enfin Mairie d'Aubervilliers. Le quartier est calme. On termine notre marche par la rue du Moutier et la Rue Schaeffer à mille mètres environ des Hydrocarbures.
Le lycée est en ébullition : Excitation de ceux qui ont eu une nuit agitée, étonnement de ceux qui découvrent seulement les évènements, et crainte de ceux qui redoutent que tout Aubervilliers soit la proie des flammes. Nous sommes donc rentrés en cours en pensant vraiment à autre chose.

À 11h, le feu est circonscrit, mais de hautes flammes subsistent. Les hydrocarbures continuent à se répandre et à brûler sur le haut des bacs et dans les cuvettes de rétention.

Nous avons « Sport ». Le petit stade fait partie intégrante de l'annexe du Lycée Condorcet, rue Schaeffer. Le jour semble ne pas s'être levé : En fait, une immense colonne de fumée noire obscurcit le ciel. Lorsque nous arrivons sur le stade, nos yeux sont forcément rivés à ce panache noir. Ce matin, course de fond : Nous tournons sur la piste du stade, mais mon regard ne peut se détourner de la colonne : si bien que dans la ligne droite opposée, je cours en regardant derrière !
A la fin de la séance, nous éclatons tous de rire en nous découvrant maculés de poussière. Des cendres recouvrent tout notre corps, des cheveux aux chaussures. Mon beau maillot jaune à parements noirs est moucheté de fines particules volatiles qui se sont déposées pendant la course comme de minuscules papillons.

2

12h30 : la mousse protège efficacement les réservoirs dont les toits ont été soufflés par les explosions.

14h40 : l'accumulation de gaz chauds et de vapeurs inflammables provoque une ré-inflammation. Une série de déflagrations s'ensuit. Le feu reprend aussi violent que

dans la matinée. Les lances à eau sont remises en action, pour obtenir à nouveau le refroidissement, la diminution de l'ardeur des foyers et permettre l'emploi de la mousse.
À 17h30, le Général Casso annonce être maître du feu.
Une couche épaisse de mousse recouvre la surface, mais la projection continue, une ré-inflammation est toujours à craindre. Les derniers foyers insidieux sont éteints au moyen d'extincteurs à poudre.

Au cours de cette lutte, les sapeurs-pompiers ont mis en batterie l'équivalent de 63 grosses lances (d'orifice 18 mm), ayant débité 20 000 m^3 d'eau et 20 000 litres d'émulsifiant (mousse).
L'acheminement des émulsifiants a nécessité une importante logistique toute la journée et des approvisionnements successifs. Pour l'eau, le canal Saint-Denis a joué un rôle primordial : il était suffisamment proche de l'incendie pour que le matériel roulant des sapeurs-pompiers puisse stationner tout au long du quai Adrien Agnès et pomper l'eau du canal.
Sur les 13 500 m^3 de produits pétroliers entreposés, 3 500 m^3 ont pu être préservés, ainsi que les colonnes de distillation. Une catastrophe a été évitée, car en fin de nuit, la propagation vers les installations de Gaz de France et de Procol était redoutée.

Quant à la cause de l'incendie…. Le feu a été mis volontairement dans la cuvette du collecteur, à proximité des cuves de produits légers. Le liquide enflammé s'est répandu dans les tranchées des travaux en cours entre le stockage et le raffinage. L'incendie a été allumé par l'un des gardiens de la raffinerie. Arrêté, l'homme a reconnu avoir déjà tenté d'allumer un premier feu vers 3h30, vite maîtrisé par le personnel de l'usine.
« Le premier incendie venait à peine d'être éteint, précise le chef du service de sécurité, que je vis mon jeune collègue (l'incendiaire présumé) arriver en courant près de l'entrée principale. Il venait des vestiaires. Au même moment, et dans la même direction, nous avons entendu une forte explosion. Aussitôt, d'immenses flammes s'élevèrent des cuves. »
Fort heureusement, aucun accident de personnes n'a été à déplorer durant cette intervention hors norme qui dura près de 14 heures et mobilisa 400 sapeurs-pompiers. Après l'incendie, une surveillance active pendant plus de deux semaines a été maintenue.

Dans l'après-midi, il y eut encore quelques explosions, puis tout rentra dans l'ordre. Mais tout de même, cet embrasement dans la nuit, cette colonne de fumée dans la journée ont forcément laissé des souvenirs et des angoisses ; journée du 29 janvier 1968 marquante également par l'imagerie qu'elle a créée : les arbres perdaient leur écorce…
À quelque temps de là, en cours de Français, sujet de rédaction : « À la manière d'un journaliste, décrivez un évènement qui vous a marqué ». Je pensais, bien sûr à ce 29 janvier 1968. J'eus une très bonne note, mais fis carrière dans les chiffres et non dans les lettres !

Jean-Louis THOMAS

Sources : BSPP – Allo-18 et Jean-Christophe Clairet
Photos :
1- Claude Even/Correspondants l'Humanité/Archives Départementales Seine-Saint-Denis/35Fi 145 C4
2- Droits Réservés/Correspondants l'Humanité/Archives Départementales Seine-Saint-Denis/35Fi 144 F2

HISTOIRE DE L'OLIVIER DE BOHÊME
DU SQUARE LUCIEN BRUN

(CHARLES JEUNET)

22 mars 2008, planté dans les années 30, aujourd'hui je me sens vieux et je m'appuie au sol. Le printemps est là et mes bourgeons sont sur le point d'éclater.

04 juin 2012, plusieurs printemps sont passés et, tant bien que mal, je me maintiens malgré les coups de vent sournois.

28 octobre 2013, ouf, encore un an de plus, mais je sens l'automne jaunir mes feuilles et bientôt ce sera le repos hivernal.

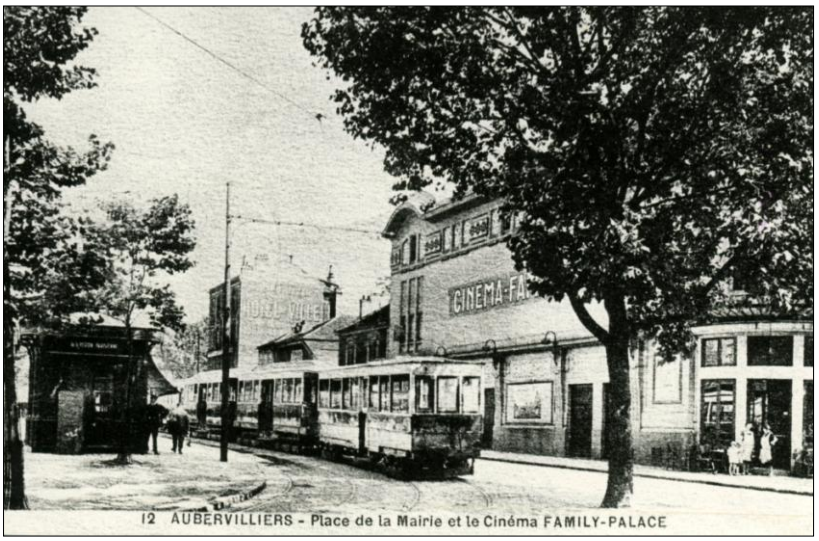
14 janvier 2017, ça y est, ce qui devait arriver s'est produit, une tempête vicieuse a eu raison de ma résistance, tronc brisé !

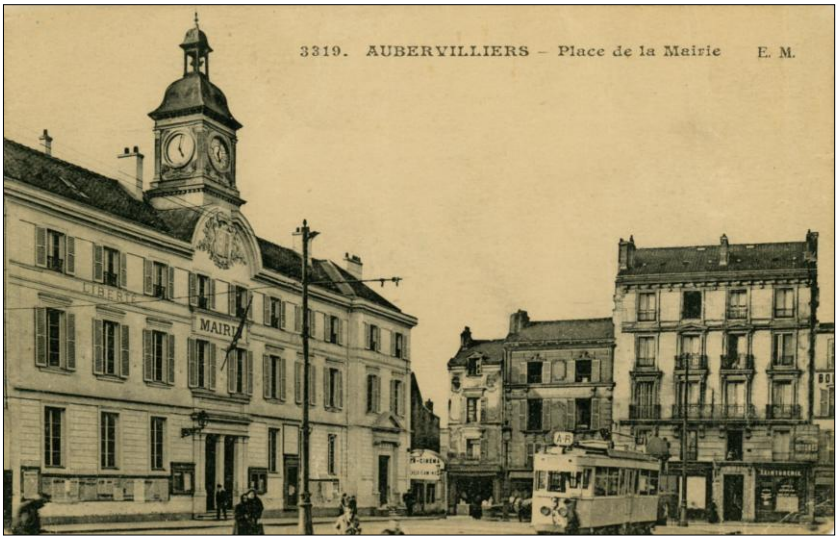
20 janvier 2017, les jardiniers de la ville ont été très rapides à venir nettoyer mes plaies, serait-ce la fin ?

22 mai 2018, et hop, c'est reparti pour plusieurs décennies, enfin espérons !
Nous sommes comme cela, les oliviers, se maintenir coûte que coûte et renaître.

PHOTOS D'ANTAN

LES TRAMWAYS À AUBER.





Société de l'Histoire et de la Vie à Aubervilliers
70 rue Heurtault - 93300 Aubervilliers

Téléphone : 01 49 37 15 43

Courriel : histoire.aubervilliers@yahoo.fr